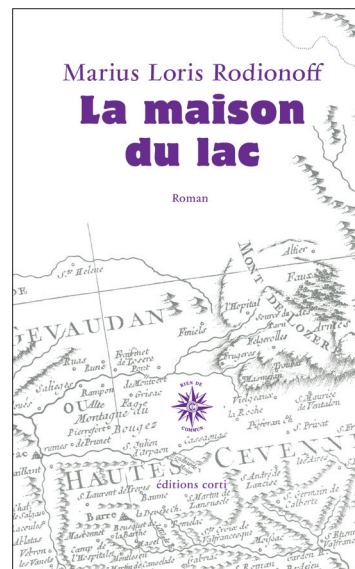


Marius Loris Rodionoff

La Maison du lac

Dans le salon, la table est en bois avec des gros pieds en forme de sabots, il y a une icône de sainte Olga au mur, un divan en velours rouge au fond, des chaises en paille et le confiturier avec ses portes qui grincent et le samovar placé sur le dessus.

Dans le confiturier il y a des gelées de mûres, d'oranges, de groseilles, du kirsch, des alcools de montagne au génépi, du rhum cubain, des conserves de malosols et de champignons.



Domaine français
160 pages – 17,50 €
978-2-7143-1394-2

27 août 2026

- Une déambulation dans les paysages et l'histoire
- Le portrait d'une jeunesse contemporaine
- Une écriture virtuose et truculente

*Premier roman *Paysage *Histoire

Un jeune homme marche. On le suit, des vallées cévenoles au Morvan, à travers des paysages qui se découvrent sous ses pas comme autant de strates de temps. Il faut dire que Lev, spécialisé en archéologie médiévale, est en rupture. Il cherche quelque chose, peut-être un sens à sa vie, à son travail, à ses espoirs politiques et amoureux. Une maison cristallise sa quête et avec elle reflue un parfum d'enfance. Dans ses parages revivent des grands-parents, une histoire de l'émigration russe, un certain rapport au langage mais aussi à la table, savoureux et truculent.

Marius Loris Rodionoff signe ici un premier roman charnel et organique, une odyssée en miniature tissée de l'étoffe des souvenirs, qui donne corps aux lieux et aux êtres, aux noms comme aux saveurs.

Marius Loris Rodionoff est né en 1987. Il est poète, performeur et historien. Il a publié plusieurs livres de poésie, dont récemment *La Comète de Halley* (Zoème, 2025), et un essai, *Désobéir en guerre d'Algérie. La crise de l'autorité dans l'armée française* (Le Seuil, 2023). *La Maison du lac* est son premier roman.

Attachée de presse:
Estelle Roche
estelroche@gmail.com
+33 6 75 87 28 20

Relation libraires:
Christophe Grossi — Agence Relief
christophe@agence-relief.com
+33 6 19 70 90 29

Quand on lit La Maison du lac, on s'enfonce littéralement dans le paysage, du Morvan aux causses, en passant par les parages du Léman. Est-ce que l'écriture de ce livre est née d'abord d'un désir de promenade, comme de battre la campagne française ?

Marius Loris Rodionoff : Ce livre est né d'un confinement, d'une impossibilité de fuir. Puis il s'est poursuivi (son écriture) loin de France et de ces paysages familiers. Écrire ce livre était une manière d'être imaginaiement dans ces lieux aimés, plus ou moins connus, plus ou moins arpentés, où la carte topographique fut plus souvent le guide que la mémoire. C'est vrai que de nombreuses errances/dérives qui se passent à la campagne sont aussi plus banalement les rêveries d'un urbain qui tente là encore de s'enfuir. La question c'est qu'il ne sait pas vraiment où il veut fuir et ce qu'il veut fuir.

Votre héros, Lev, petit-fils d'émigrés russes, a une forte sensibilité historique et politique. C'est aussi une figure de déserteur qui a du mal à trouver sa place. Toute la narration semble dès lors osciller entre désillusion et réenchantement. Était-ce important pour vous de ne pas trancher ?

M. L. R. : Oui, il vient d'une famille d'émigrés russes, une émigration plutôt honteuse aux vues de ses opinions, car c'étaient des Russes blancs. L'exil les transforme en autre chose, le déclassement les rend sûrement meilleurs, même si ce n'est pas la question du livre. En effet, le héros déserte la ville, son travail, ses aspirations mondaines, pour errer, à la recherche de paysages perdus, d'une maison rêvée. Il y a le poids de l'histoire et de la situation politique qui lui pèse, les autoritarismes, les fascismes, la destruction du vivant sont en arrière-plan. Mais oui, il y a aussi réenchantement, par

la recherche de la seule patrie qu'ait le personnage : l'enfance. Alors il cherche, il cherche cette maison de l'enfance, ces désirs joyeux de l'enfance, les repas, les êtres aimés du passé. D'où l'alternance entre les scènes du présent et des réminiscences de ce passé sûrement idéalisé mais néanmoins porteur d'imaginaire heureux, d'espérance. Mais il oscille en effet, car il est rattrapé par la vie sociale, l'état des choses, ses propres névroses. Je ne choisis pas entre les deux états car finalement, n'est-on pas en permanence pris en tenaille entre ces deux états ?



Lev cherche des villages disparus en même temps qu'il peine à s'ancrer dans sa propre vie. Avez-vous voulu dresser à travers lui un « portrait du temps », celui d'une certaine jeunesse contemporaine ?

M. L. R. : Oui, il est certain que Lev représente une certaine jeunesse

contemporaine, celle des années 10 et 20, celle des villes aussi, politisée, petite bourgeoise il faut le préciser. Celle qui hésite entre l'engagement ou l'exit, celle qui ne sait pas très bien si elle préfère vivre en ville ou en communauté à la campagne. Celle qui essaie de bricoler un monde meilleur et des futurs vivables, mais qui, comme tout le monde, se trompe, fait des erreurs, fait des essais, connaît des échecs... Je dirai que c'est une fenêtre, toute petite, sur cette jeunesse, peuplée d'être généreux, courageux, fous, en colère, tiraillés, doux, amoureux, qui ne se résout pas au monde tel qu'il est, et qui fait comme elle peut avec les contraintes qui sont les siennes.

La Maison du lac est aussi un récit marqué par l'amour des jeux de mots tous azimuts, et par le goût des toponymes. Comment avez-vous travaillé cette langue singulière qui traverse La Maison du lac ? Quelles ont été vos influences d'écriture ?

M. L. R. : C'est une langue où se mêlent les mots anciens et datés à de très contemporains, les toponymes aussi par leur poésie évocatrice sont omniprésents. Le langage mélange le temps et les époques, les lieux et les paysages. J'ai souvent écrit avec des cartes topographiques et leurs détails multiples qui guidaient les pas de Lev, j'ai mobilisé des sources (vieilles recettes de cuisine, bibliothèque bleue). J'ai écrit aussi en me renseignant dans les vieilles monographies régionales des historiens des Annales (Duby, Bloch ou Ladurie), où les médiévistes décrivent les ruines, les usages et les langues du passé. Les écrits du géographe Élysée Reclus, pour leurs descriptions faites à pas d'homme, où la nature devient un personnage, m'ont aussi accompagné dans l'écriture.

J'ai souvent recours aux parenthèses comme pour sortir un instant du récit, faire un jeu de mots, m'amuser tout simplement. Le goût pour les discontinuités de lecture que les parenthèses induisent me vient sûrement d'Arno Schmidt et sa science-fiction rurale, ses livres qu'il déplie comme une succession de notices hachées. La dimension illisible de son écriture comme celle de James Joyce m'a semblé féconde, le mélange complet des genres littéraires m'a toujours attiré. Je pense que ce sont des influences majeures. Écrivant aussi de la poésie, ces auteurs ont toujours été pour moi un pont entre la poésie et le roman, et en les lisant, j'avais l'impression d'être dans l'un et l'autre à la fois. Les dialogues prennent une place importante aussi. J'ai été marqué par *Jacques le fataliste et son maître* de Diderot où les discussions sont toujours drôles, ses personnages ridicules mais pourtant, ils nous touchent. J'ai aussi beaucoup écrit avec Jarry en tête, *Gestes et opinions du docteur Faustroll, pataphysicien*, notamment, et toute cette langue de la première avant-garde en France, cet art du dialogue absurde, qui fonctionne comme un cabinet de curiosité du langage. Rabelais et sa langue burlesque, le recours aux gauloiseries, l'omniprésence de la nourriture dans ses livres m'a toujours inspiré (les repas sont un thème du roman). Je pourrais citer Laurence Sterne aussi et *La Vie et opinions de Tristram Shandy, gentilhomme*.

Paradoxalement, chez les Russes, même si je les ai beaucoup lus, le seul que je citerais comme influence directe est Tolstoï, moins par l'écriture que par l'imaginaire panthéiste de la nature, cette esthétique de l'ennui russe dans la campagne, et par son anarchisme aussi.